PHOTO PASCAL LAHURE

PHOTO PASCAL LAHURE

La doma vaquera

Sport d'ibères

Pour goûter aux sensations de la doma vaquera, le point de départ de notre pérégrination est le Gard, pour une initiation avec Nicolas Fuentès, l'un des plus talentueux cavaliers français de la discipline. *Cheval Pratique* vous entraîne ensuite en Andalousie, où cette belle équitation espagnole puise ses racines.

Texte : Christophe Hercy. Photos : Thierry Ségard (sauf mention)

Depuis longtemps, nous envisagions la réalisation d'un reportage où nous deviendrions ces cavaliers aux airs d'hidalgos que sont les pratiquants de la doma vaquera (ou du moins tenterions de leur ressembler…).

Stéphane, directeur de la rédaction, et moi-même, décidions donc de prendre le taureau par les cornes en contactant Nicolas Fuentès, multiple champion de France de la discipline. Rien ne lui tenant plus à cœur que de promouvoir cette équitation de travail typiquement espagnole, il accueillit l'idée avec enthousiasme. Voici dix ans, Nicolas avait fait la couverture de *Cheval Pratique (cf. n° 149)*, dans une belle action de doma vaquera avec *San Miguel*, son crack d'alors.

Revêtir le costume traditionnel du vaquero n'était pas ce que nous recherchions à tout prix. Notre premier objectif était, assis dans une selle peu familière et tenant dans une seule main quatre rênes agissant, d'une part, sur une embouchure redoutable et, d'autre part (lorsqu'il s'agit d'un cheval en apprentissage) sur un caveçon, de pouvoir éprouver les pures sensations que peuvent procurer ces chevaux plein d'influx.

En effet, ceux dédiés à la doma vaquera ne sont pas, pour la plus grande majorité, des pure race espagnole. Non, on leur préfère des chevaux que l'on pourrait décrire à travers cette image : de la nitroglycérine sur quatre jambes, vous voyez ?… Plutôt de ces petits chevaux auxquels il est recommandé, *via* ses aides (jambes, mains et poids du corps) de « parler » gentiment si l'on veut éviter la « pelle »…

À ce propos, lors de nos précédents périples andalous *(cf.* C. P. *n° 209 et n° 243)*, nous avions pu observer au sein des *fincas,* (abritant par ailleurs de prestigieux élevages de PRE, comme celui de Jaime Guardiola Dominguez créé il y a plus de deux siècles) que les chevaux destinés au travail du bétail sont très souvent des *cruzados*. Ce terme désigne des sujets espagnols, certes, mais ayant des infusions d'arabe ou d'anglo, à l'image de *San Miguel,* ce superbe hispano-anglo-arabe gris avec lequel Nicolas Fuentès régna un temps sans partage sur le plus haut niveau français de la discipline.

Notre second objectif était, en compagnie de ce cavalier, de retourner en Espagne pour, en quelque sorte, remettre la doma vaquera dans son contexte originel et en expliquer la double finalité.

Au nom du PRE

À Saint-Geniès-de-Malgoirès (30), nous retrouvons donc Nicolas à la *Yeguada* Fuentès. Un lieu qui, dix ans après notre première venue, a singulièrement évolué. Pour paraphraser Claude Nougaro, ici « Est-ce l'Espagne (…) qui pousse un peu sa corne ?… » Sans nul doute, cet élevage de PRE est, par son architecture, un zeste d'Andalousie en plein Languedoc-Roussillon. Créé il y a plus de vingt ans par le père de Nicolas, Édouard, cet élevage français est certainement l'un des seuls — avec, jusqu'en 2012, celui de Georges Ronchail, installé en Savoie — à aller se mesurer aux élevages espagnols. Depuis cette année, la *Yeguada* Fuentès fait cavalier seul et, luxe suprême, en leur tenant la dragée haute. *« C'est maintenant qu'il est intéressant d'y aller,* souligne Édouard Fuentès*, car tout s'accélère. C'est la meilleure façon de savoir où l'on en est. »* L'Espagne demeurant « la » référence en termes d'élevage. En 2002, le cheptel de cet élevage gardois comptait trente-neuf juments, étalons et poulains, aujourd'hui il atteint cinquante sujets.

Au sein de la *yeguada*, la répartition des rôles autour d'Édouard Fuentès est bien établie entre ses fils Nicolas, le cadet, et Jérôme, l'aîné. À ce dernier la gestion de l'élevage et le débourrage, au premier la préparation des chevaux dédiés à la doma vaquera.

Même si ce n'est pas vraiment l'objet de notre présence ici, on en profite pour s'intéresser aux évolutions majeures du PRE au cours de la décennie écoulée : *« Aujourd'hui, on recherche une ligne de dessus relativement droite, une attache de tête la plus fine possible, sur une encolure qui a conservé ce galbe mais en étant moins massive, et à améliorer l'amplitude du pas. En concours, un cheval au pas qui ne se méjuge pas, aujourd'hui il est "à la rue" ! Ce qui n'était pas du tout le cas il y a dix ans. Ce que l'on disait,* finit par concéder Édouard Fuentès*, on ne le faisait pas ! »* En effet, le souci de l'élévation, de l'extension et de la suspension demeurait secondaire, la morphologie primait sur tout.

Aujourd'hui, le PRE a plus d'air sous le ventre, il toise entre 1,64 et 1,69 m. Dix ans auparavant, il se situait plutôt entre 1,58 et 1,62 m. C'était la

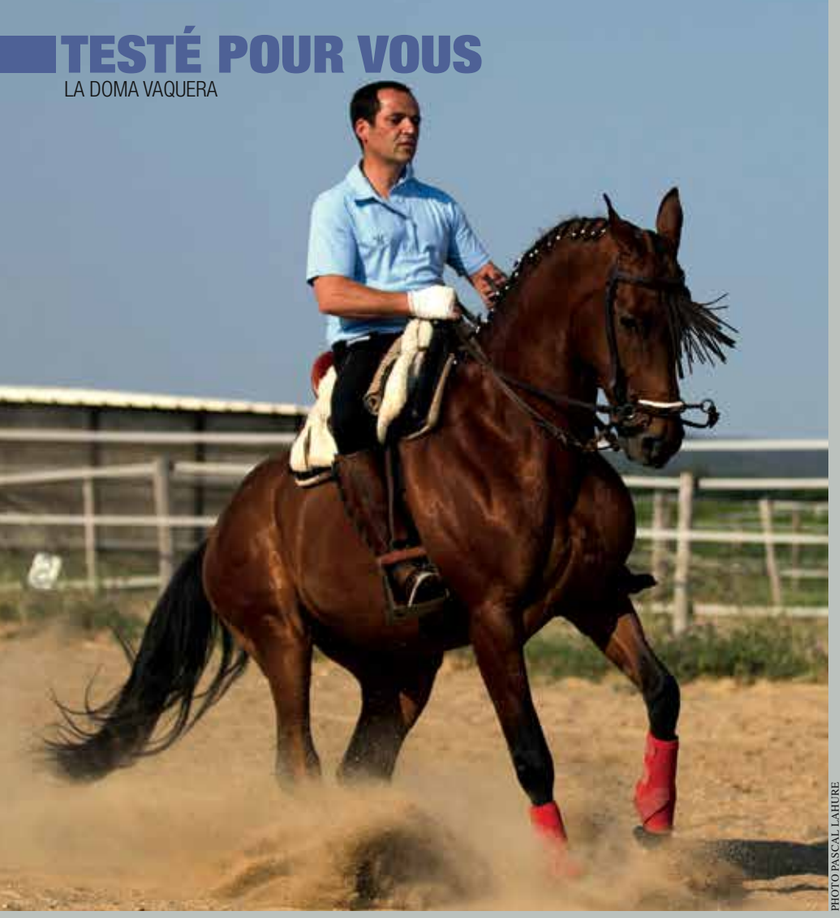


PHOTO PASCAL LAHURE

taille de *Dinar*, un étalon cartujano qui fut le premier géniteur de l'élevage Fuentès, *« il était déjà considéré comme grand. »*

Nous faisons le tour de l'écurie, l'homme est intarissable sur ses chevaux. Il égraine avec une légitime fierté les titres et médailles glanées ici par *Dudosa*, une jument de 4 ans ; plus loin, il nous présente un impressionnant étalon bai du même âge, *Tarumbo*. Celui-ci a été acheté pour la qualité de son pas et sa ligne du dessus, afin de consolider ces deux critères, l'un locomoteur, l'autre morphologique, dans les produits futurs de l'élevage, où ils sont déjà cependant déjà bien ancrés. La philosophie de l'éleveur s'est adaptée. Auparavant, on capitalisait sur une ou deux lignées, désormais c'est tout l'inverse *« Pour essayer de produire quelque chose d'intéressant, il faut, sur la base d'une génétique fixée, ouvrir ! »* En l'occurrence, c'est sur les lignées de *Martinez Suay*, *Folgerolas* et *Moreno de la Cova* que misent aujourd'hui Jérôme et son père pour améliorer leur élevage et produire ce à quoi aspire tout éleveur de PRE, *« des chevaux typés* (espagnols, ndlr) *qui avancent ! »*

Après ce détour dans la sphère de l'élevage familial, nous retrouvons Nicolas et son piquet de chevaux de doma vaquera. Ce quadruple champion de France a certes fait son apprentissage aux côtés de grands cavaliers français, mais il est aussi allé vivre en Espagne pour se former avec de grands noms.

Seuls les jeunes chevaux sont travaillés à quatre rênes.

À Saint-Geniès, les chevaux dédiés à la doma sont trois. *Capitaine de Rosnay,* 1,65 m, pur-sang anglais réformé des courses avec lequel Nicolas a tourné en compétition. En 2011, il s'est déplacé la corde du jarret, mettant un terme à sa carrière. Depuis, Nicolas l'a vendu à Marine Laurent, la cavalière soigneur de l'élevage, qui envisage de l'impliquer dans des spectacles.

En bon pur-sang, son galop est très aérien. *« Pour moi,* indique Nicolas*, le pur-sang n'est pas fait pour notre discipline, tout simplement parce qu'il est naturellement sur les épaules pour courir, alors que nous recherchons un cheval qui soit sur ses postérieurs, avec la nuque comme point le plus haut. Même si* Capitaine *fait de très bons appuyers, en flexion il est un peu raide. Il n'est pas très facile. »*

Chispa est un hispano-arabe. Lui aussi a été dressé par Nicolas pour des particuliers qui le destinaient au *paseo* (loisir). Ceux-ci ne s'en sortant pas, Nicolas l'a récupéré et, peu à peu, le remet à son niveau initial de dressage en doma vaquera. Enfin, il y a *Manzanillo,* un alezan hispano-anglo-arabe *« très très compliqué »* aux dires de son cavalier.

Trois sujets finalement très particuliers qui, à eux tous, recèleraient sûrement le champion de doma vaquera hors pair. Mais voilà, ils ne sont pas qu'un. Cela amène donc à « la » question : quelles sont les qualités d'un cheval de doma vaquera ? Nicolas Fuentès y répond à travers deux de ses chevaux : *« Tout est une question de mental.* San Miguel *n'avait pas beaucoup de force mais il m'a donné tout ce qu'il pouvait.* A contrario, Manzanillo *a énormément de force, mais il n'a pas tout le temps envie de travailler. Il doit avoir une grande flexibilité dans la colonne vertébrale pour l'engagement sous la masse, mais aussi pour les mouvements latéraux, une arrière-main puissante. La taille idéale, c'est 1,58 à 1,60 m. »*

En bon pédagogue, Nicolas Fuentès, en selle sur *Capitaine*, explique une transition galop/arrêt, l'une des figures spectaculaires de doma vaquera.

Pourquoi peu ou pas de PRE ?

Un cheval de doma vaquera est systématiquement castré, cela induit que les montures de vaquero ne sont presque uniquement que des mâles. Sur un plan culturel, il est encore difficilement concevable pour un cavalier espagnol de monter autre chose qu'un mâle même si, en 2011, nous avions pu observer quelques juments sous la selle. Nicolas Fuentès nous dit pourquoi tout cheval de doma est castré : *« Parce qu'un entier ou un étalon, même s'il est vraiment au boulot, il suffit qu'un autre passe à proximité du carré durant la reprise, il va lever la tête, se mettre à trottiner… Et tu te fais "casser" sur les notes. »*

Cette systématisation de la castration explique que le PRE, par ailleurs trop éloigné du sang, donc avec un influx moindre que le *cruzado*, devienne assez peu cheval de doma vaquera : *« Un PRE, cela vaut de l'argent* (même si cette considération, au regard du marasme dans lequel est plongé l'économie espagnole, est à relativiser, ndlr)*, or il y a peu d'éleveurs qui vont confier un cheval pour être dressé en doma vaquera. Une fois castré, lorsqu'ils le récupèrent, qu'en feront-ils ?… »* L'exception qui confirme la règle nous est donnée par le plus grand champion de toute l'histoire de la doma vaquera, Joaquín Olivera Peña, qui remporta cinq de ses neufs titres champion d'Espagne avec deux juments PRE.

L'emploi de juments dans cette discipline est assez répandu. Nicolas lui-même concède : *« Je ne suis pas "jument" ! »* Il en eut bien une, *Corona*, à l'époque de *San Miguel,* or *« elle était en chaleur quasiment six mois par an ! Sur les changements de pied, de temps en temps, elle levait la queue et pissait… »* Pour lui, le hongre a de précieux atouts : *« Lorsqu'il est au boulot, rien ne le dissipe, il se livre à 100 %. »*

Une équitation, deux situations

La situation de la doma vaquera diffère selon le côté des Pyrénées où l'on se place. En Espagne, où la compétition officielle est apparue à la fin des années soixante, on ne compte que deux reprises : celle des chevaux (moins de 6 ans) et celle des chevaux dressés, ouverte à partir de 5 ans. Dans la première, le cheval est habillé de la selle de doma vaquera et son filet comporte une double paire de rênes dont l'une agit sur le caveçon. Ici, le cheval évolue aux trois allures ; au programme : transitions, galop à faux, arrêts, reculers, etc.

Dans la seconde, l'équipement du cheval est identique, à ceci près que le cavalier n'a plus qu'une paire de rênes, le caveçon a disparu. Côté programme, le couple a pas moins de trente figures imposées à effectuer dans deux allures : le pas et le galop. La notation porte également sur l'esthétisme du harnachement, la soumission du cheval, l'assiette du cavalier, etc.

« Le circuit de compétition est énorme. De mars à octobre, il y a plus de vingt-cinq concours nationaux qualificatifs pour le championnat d'Espagne, près de 300 chevaux. » Autant dire qu'il a, de fait, quasiment rang de championnat du monde.

Toujours vu d'Espagne, il existe aussi des concours de niveau moindre, ouverts à tous les chevaux, avec un protocole composé de figures plus simples, mais toujours dans la tradition, c'est-à-dire au pas et au galop. *« Il y a bien plus encore de concours régionaux* (comparé aux nationaux, ndlr) *avec tous les niveaux de reprises. On compte près de 5 000 licenciés »* conclut Nicolas.

Si l'on envisage la doma vaquera côté français, l'avenir est sombre. Chez nous, cette équitation se meurt, il serait vain de le cacher, à tel point que le championnat de France n'a plus lieu depuis 2009, faute d'un nombre suffisamment grand de passionnés, de cavaliers certes, mais surtout d'éleveurs voire de propriétaires. *« C'est l'équitation la plus belle à mon sens, mais elle très compliquée. »* Combien sont-ils à la pratiquer ne serait-ce que chez eux, sans parler de concours, de circuit ? *« Moins de cent personnes. »* Un constat amer pour Nicolas Fuentès. *« Aujourd'hui, je ne peux plus prétendre être de bon niveau, puisque je n'ai plus le cheval qui me permettrait d'aller me mesurer aux meilleurs. »* Alors, en dehors de lui, combien sont-ils ? Sa réponse fuse : *« Zéro. »* Pas vraiment, disons qu'ils sont trois à cinq cavaliers français susceptibles d'aller se mesurer en Espagne, mais sans cheval de tête…

Un équipement traditionnel

La selle de doma vaquera, dans sa version compétition, est obligatoirement faite de cuir noir. Elle est très lourde, près de 20 kg. À l'arrière, on trouve de part et d'autre ce que l'on nomme des « fausses rênes », terminologie impropre car si on les déroule, elles peuvent remplacer des rênes défectueuses. Centrée sur le pommeau et retombant de chaque côté, il y a la *manta*, cette couverture roulée et retenue par de petits liens de cuir. Contrairement aux

PHOTO PASCAL LAHURE

Concentré, Stéphane, associé à *Manzanillo*, un hispano-anglo-arabe, passe avec réussite aux travaux pratiques. Gare toutefois à tenir les rênes dans la main gauche !

L'avis du pro

Nicolas Fuentès, multiple champion de France de doma vaquera

« Je me rends une fois par an en Espagne »

Cheval Pratique : Quelle fut la première rencontre importante en doma vaquera ?

Nicolas Fuentès : C'est Marjorie, ma femme ! Parce que c'est elle qui m'offrit mon premier cheval de doma, *San Miguel*, il y a quinze ans. Mon but alors était de me faire plaisir ; la compétition, je ne connaissais pas. Ensuite, il y a eu Jean Martinez, qui m'a donné quelques bases.

C. P. : Où eut lieu la découverte cette équitation ?

N. F. : Je l'ai découverte gamin, à l'âge de 10 ans, aux Saintes-Maries-de-la-Mer, où chaque 14 juillet se tenait le championnat de France de doma vaquera.

C. P. : Comment vint ce goût pour la compétition ?

N. F. : À la faveur du salon Cheval Passion, où nous étions pour présenter les chevaux de l'élevage. Mon père *(Édouard, ndlr)* m'a proposé de prendre *San Miguel*. Je l'ai monté et des personnes qui, elles, faisaient de la compétition, m'ont dit que ce que je faisais était propre, que je devrais chercher à évoluer et à sortir en compétition. Ce que j'ai fait. Nous étions en 2000.

C. P. : Très tôt progresser impliquait d'aller en Espagne ?

N. F. : Oui, en avril 2005, je suis parti faire un stage d'une semaine chez un excellent cavalier de dressage classique, Manuel Carvajal *(cf.* C. P. *n° 209)*. Quelques mois plus tard, notre fils est né, à ce moment-là j'ai fait un choix de vie en me mettant à fond dans le cheval et, avec Marjorie, nous avons décidé de partir vivre pendant un an à Séville. J'ai travaillé de nouveau aux côtés de Manuel Carvajal puis avec Carlos Zamanillo *(photo)*, un dresseur de doma vaquera auprès duquel, après notre retour en France, je continue de me rendre une fois par an, durant trois semaines, pour travailler.

La reprise de doma vaquera comporte plus de vingt figures que le cavalier enchaîne dans l'ordre de son choix.

rênes, elle est devenue, sur beaucoup de selles, une pure ornementation. *« À l'origine,* précise Nicolas*, elle permettait au vaquero de pouvoir s'en recouvrir s'il était amené à devoir passer une nuit dehors. »* Le siège est recouvert d'une véritable laine de mouton. Côté arçonnerie, il y a deux pontets en fer au pommeau et au troussequin et, entre les deux, de la paille de riz. Le modèle que nous présente Nicolas a été réalisé par le sellier Vidal, le top en matière de selle de doma vaquera.

Le dessous est composé de panneaux matelassé de crins. De chaque côté, une fente par laquelle le sellier peut mettre ou ôter de la matière afin d'adapter au mieux la selle à la ligne du dessus. *« Une selle de travail, non pas de compétition, nécessite d'être refaite au niveau des matelassures tous les deux ans. »* Si la selle doit être noire, en revanche le cuir des étrivières est marron ; à leur extrémité, les étriers traditionnels permettent de poser le pied en entier, c'est le concept de l'étrier à planche. Ce large plancher accroît le confort du cavalier devant rester des heures à cheval. Afin de rester bien en place, la selle est associée à une croupière.

Second élément : le filet doté d'un chasse-mouches sur le frontal. Les jeunes chevaux en apprentissage sont dotés, outre d'une bride, laquelle doit être marron, d'un caveçon. Ce dernier vient « mordre » sur le chanfrein, l'image n'est pas si fausse car tous en portent la marque. L'action qu'exerce ce caveçon est d'obtenir des flexions d'encolure sans avoir à trop agir au niveau de la bouche, ce qu'aucun cheval ne tolérerait longtemps. *« La finalité,* insiste Nicolas*, c'est de n'avoir plus qu'une paire de rênes* (reliées au mors de bride, ndlr) *avec une muserolle. »* L'équipement peut être complété par un collier de chasse de cuir marron.

Retour aux sources

Après cette initiation, Stéphane et moi quittions Saint-Geniès-de-Malgoirès avec, en point de mire, l'Andalousie. Au début de l'automne, nous retrouvions Nicolas et Édouard Fuentès et leurs épouses Marjorie et Nadine, dans le triangle d'or de la doma vaquera, situé entre Séville, Cadix et Huelva.

Nicolas nous mène dans l'Andalousie profonde à Coria del Rio, non loin des rives du Guadalquivir, traversé en bac. Le lieu se nomme Picadero La Rienda. C'est ici que se trouve Juan Carlos Delgado Zamanillo, le coach de Nicolas. À notre arrivée, il travaille dans un rond un jeune gris hipano-anglo-arabe et pur-sang anglais.

L'hipano-anglo-arabe est LE cheval de doma vaquera ; en Espagne, il dispose d'ailleurs d'un stud-book. *« Le cheval doit s'inscrire dans un carré, avoir la nuque comme point le plus haut, un bon dos court car il doit se plier dans tous les sens. »* Cependant, tout type de cheval est admis en doma, on peut ainsi y voir des trotteurs français, appréciés pour leur mental.

En Espagne, au Rocío, on est à cheval sur la tradition ! Les élégantes cavalières montent en amazone.

Homme affable, Juan Carlos est un cavalier de doma reconnu par ses pairs pour sa technique et dont José Manuel Martín Japón, champion d'Espagne 2012 et 2013, est l'un des élèves. Picadero La Rienda abrite soixante pensionnaires pur-sang anglais, anglo-arabes, *cruzados*. *« Trois sont capables de faire de la doma vaquera en compétition »,* tous les autres sont des chevaux de *paseo*, bien éduqués et parfaitement aux ordres, à l'image de ce cheval de 17 ans monté par un cavalier propriétaire qui, à la nuit tombante, regagne les écuries après une promenade. Dans le manège, le cheval effectue des appuyers, accélérations au galop, transitions dans l'allure, arrêts, pirouettes au pas et au galop. *« Des gestes qu'il ne lui demande jamais ! »* fait observer Juan Carlos devant nos regards ébahis. Un cheval admirablement dressé que Juan-Carlos a vendu à ce cavalier 18 000 € voici 9 ans, et avec lequel il se régale depuis. *« Ce que veulent les gens, c'est se faire plaisir ! »* Il invite Stéphane à monter dessus pour se rendre compte par lui-même de la disponibilité du cheval. Le directeur de la rédac se régale ! *« C'est un top cheval, quel bonheur ! »*

Dans l'univers du cheval de doma vaquera, il n'y a pas de déchet, l'ultra majorité seront chevaux de loisir. Néanmoins, le cheval dressé en doma vaquera peut aller plus loin, comme Nicolas Fuentès l'indique : *« La finalité d'un cheval dressé, ce peut être d'aller sous la selle d'un* rejoneador *toréer dans l'arène. »* L'autre perspective est l'*accoso y derribo*, ce qui littéralement signifie « poursuivre et déséquilibrer » la vache à l'aide de la garrocha, cette longue hampe de près de 3 mètres et pesant une dizaine de kilos, outil de travail du vaquero. En la provoquant ainsi, le vaquero éprouve son agressivité : si elle fuit, elle se condamne à mort, si elle charge, elle sera mère…

Vers El Rocío

Après une virée nocturne dans Séville, loin des endroits à touristes, le lendemain nous prenons la direction d'El Rocío. Un lieu hors du temps, superbe, situé dans le parc naturel de la Doñana, lequel s'étend sur près de 86 500 hectares. Ce gros village est un haut lieu de pèlerinage depuis la seconde moitié du XVII[e] siècle. Toutes les rues sont en sable et, devant chaque

PHOTO PASCAL LAHURE

La tenue du vaquero

Le costume du vaquero répond à un code strict : chapeau à large bord, semblable à celui de Don Diego de la Vega dans *Zorro*. Chemise blanche, gilet gris sous une veste gris anthracite, beige clair ou noire. Le pantalon, s'il est porté avec des bottes en dessous, sera avec de petits revers blancs et recouvert de chaps ; en revanche, s'il est associé à des chaussures surmontées de mini-chaps en cuir et à boutons, il aura en bas des jambes cinq breloques en argent. Les éperons eux non plus n'auront pas la même couleur selon qu'ils sont associés aux bottes ou aux chaussures guêtrées. Dans le premier cas, les courroies de cuir sont marron, dans le second, elles sont en cuir blanc. *« La seconde version est la plus aristocratique. »*

Malgré la galère, *j'ai a-do-ré*

par Don Cristobal, rédacteur

« Confortablement assis dans la selle, je me sens très éloigné du cheval. Ce que j'intègre le plus vite, c'est l'attitude du cavalier selon l'allure. Au galop, la main droite est soutenue ; au pas, elle est posée sur la cuisse. Le galop est la première allure dans laquelle le cheval est éduqué. Épaule en dedans au trot enlevé, je m'assois, ferme les jambes, il comprend, engage ses postérieurs sous lui et fait son quart de tour et aussitôt se met au trot… Au galop, c'est mieux. La difficulté est de veiller à ce que le cheval ne lève pas trop ses antérieurs, car cela ralentit son déplacement or, face à un taureau, il faut être prompt. Pour moi, pas d'éperons, je crains que *Capitaine* et *Chispa* finissent très vite par ne pas apprécier mon jeu de jambes et me "déculassent"… Les angles saillants de l'étrier en font office. Tout est, là encore, une question de doigté, le caveçon n'a pour fonction que d'orienter le nez du cheval, lui donner le pli en association de la pression de la jambe intérieure. Peu de main, surtout peu de main… Autre chose spectaculaire, une accélération, suivie d'un arrêt net, d'un reculer et d'un départ au galop. Tout ceci dans la même continuité d'action et à chaque main pour terminer sur le même enchaînement avec, au lieu d'un départ au galop, le pas. J'y suis arrivé mais dans la peine, la faute à quoi ? À l'inexistence de mon accord des aides ! Malgré la galère, j'ai a-do-ré. »

PHOTO PASCAL LAHURE

Le cheval apprend *au cavalier*

par El Señor Litas, directeur de la rédaction

« Quand on découvre cette équitation, le premier bon réflexe, c'est de s'affranchir totalement de notre conception de l'équitation de sport, de loisir, sinon on va pinailler sur tout. Il faut intégrer que la doma vaquera est avant tout une équitation de travail qui, au fil du temps, est devenue aussi une équitation de compétition, point barre. Faire reposer entièrement son pied dans l'étrier déstabilise un peu. Les deux chevaux que m'a fait essayer Nicolas sont très intéressants, avec une préférence toutefois pour le pur-sang *Chispa*. J'ai adoré cette séance d'initiation avec Nicolas, un super pédagogue. Il explique, si besoin il n'hésite pas à se mettre à cheval pour allier la parole au geste, ce qui permet à l'élève que je suis de cerner tout de suite ce à quoi je dois parvenir. C'est nickel. Franchement, je crois qu'un cheval éduqué selon les exigences de l'équitation de travail est le plus fabuleux et sûr cheval de loisir qui soit. Je suis convaincu que l'on apprend à monter plus vite avec ce type de cheval parce qu'il ne pardonne pas l'erreur. C'est lui qui apprend à son cavalier. »

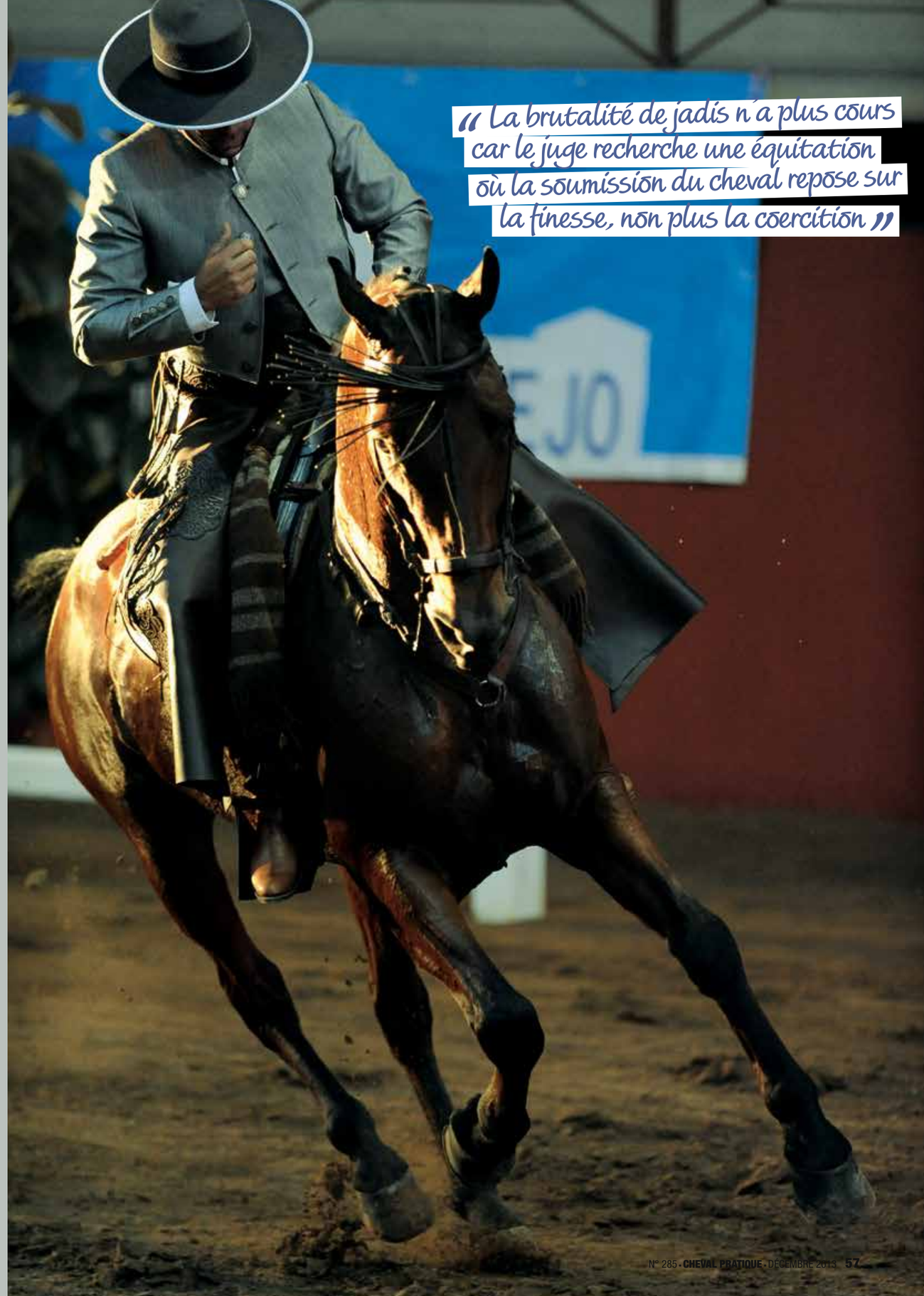
PHOTO PASCAL LAHURE

À l'origine équitation de travail, la doma vaquera est devenue une équitation de sport, empreinte à la fois de finesse et d'esthétisme.

pas-de-porte, il y a des barres d'attache car ici le cheval est roi. El Rocío accueillait en octobre le 42e championnat d'Espagne de doma vaquera. Sont en lice trente cavaliers s'étant classés dans les dix premiers lors de trois concours nationaux, le gratin en somme.
Avec Nicolas comme guide, nous avons assisté à la première manche qualificative. L'occasion de voir en situation tout ce à quoi nous avons été initiés depuis Saint-Geniès-de-Malgoirès.
Les figures qui composent les reprises sont rigoureusement celles d'un cavalier au *campo*, autrement dit au contact des *toros bravos*. Dans doma vaquera, il y a doma, c'est-à-dire « dressage », or *« il n'y a pas de vaquero* (vacher, ndlr) *sans doma ! »* se plaît à rappeler Nicolas. Cette équitation, à travers le prisme de la compétition, a connu une vraie évolution. La brutalité de jadis n'a plus trop cours car le juge recherche une équitation où la soumission du cheval repose sur la finesse, non plus la coercition.
Il faut obtenir un cheval léger sur la main, en équilibre, dans une rectitude parfaite. En cela, on se rapproche beaucoup du dressage classique mais, là, replacé dans le contexte originel, le cavalier et le cheval doivent tendre à une osmose totale car ils côtoient un réel danger incarné par ce fauve magnifique qu'est le taureau de combat, ou bien des vaches plutôt enclines à la charge qu'à la fuite. Toutes les figures sont imposées, cependant le vaquero peut les effectuer dans l'ordre qu'il souhaite sur un carré classique de 60 x 20 m. La doma vaquera a ses subtilités, et il y a une sorte de prime au risque, dans la mesure où certains enchaînements offrent de meilleures notes que d'autres. Nicolas précise : *« Le cavalier, pour séduire le jury, va chercher la difficulté en commençant par des figures comportant des accélérations avant de passer à celles avec des sorties effectuées au pas. »*
Vu des gradins, c'est moins rébarbatif que du dressage classique où tous les cavaliers déroulent strictement la même reprise, ici chaque cavalier fait la sienne. Elles se succèdent mais dans la variété, il s'agit d'une compétition, certes, mais elle prend la dimension d'un spectacle.
En 2002, Nicolas, auréolé de son titre national, disputa pour la première fois les manches qualificatives du championnat d'Espagne. En revanche, ses trois autres participations en 2005, 2006 et en 2010, il les obtint en se qualifiant *« avec plus de légitimité* (à l'égard de ses concurrents, ndlr) *»* sur le circuit espagnol. Nicolas n'a jamais pu atteindre la finale mais, dans son regard, la flamme est là, intacte : *« Un jour, il faudra que j'y arrive ! »* lâche-t-il dans un large sourire. ■

Contacts page 192

El Rocío est un lieu hors du temps où, dans toutes les rues, le cheval est roi.



« La brutalité de jadis n'a plus cours car le juge recherche une équitation où la soumission du cheval repose sur la finesse, non plus la coercition »